



**HAL**  
open science

## Sports "modernes", sports "archaïques" ?

Sebastien Darbon

► **To cite this version:**

Sebastien Darbon. Sports "modernes", sports "archaïques" ? : A propos de quelques oppositions entre baseball et cricket. *Loisir et Société / Society and Leisure*, 2007, 29 (2), pp.449/477. halshs-00264314

**HAL Id: halshs-00264314**

**<https://shs.hal.science/halshs-00264314>**

Submitted on 15 Mar 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Sports « modernes », sports « archaïques » ? A propos de quelques oppositions entre baseball et cricket

*Loisir & Société/Society and Leisure*, 29, 2 ( Printemps 2007) : 449-477

Sébastien Darbon  
IDEMEC - CNRS

On raconte volontiers, dans le monde du cricket — à moins que ce ne soit dans celui du baseball — que lors de sa première (et dernière) visite au Lord's, ce temple du cricket anglais, Groucho Marx s'agitait beaucoup sur son siège. Le match avait commencé depuis longtemps, des individus bougeaient de façon apparemment désordonnée sur le terrain, et Groucho finit par se tourner vers l'ami qui était à ses côtés pour lui dire : « Quand le match aura commencé, tu me feras signe ? » (de Silva, 1986)<sup>1</sup>.

L'anecdote est peut-être trop belle pour être vraie. Peu importe : ce qui est intéressant, c'est qu'elle est abondamment colportée, parmi bien d'autres du même acabit qui contribuent à alimenter les abîmes d'incompréhension séparant les adeptes des deux codes. Les Américains considèrent généralement que le cricket est une forme de baseball asthénique et empêtrée dans des rituels, des traditions et des codes moraux d'un autre âge, et les Anglais voient dans le baseball un avatar enfantin, sous-développé et, pour tout dire, profondément *vulgaire* du cricket.

L'observateur extérieur, surtout s'il n'a pas eu le privilège de bénéficier d'une éducation *bat and ball*, est tenté de se demander s'il n'y a pas dans la mise en scène constamment renouvelée de ces antagonismes une tendance à l'exagération. Il lui semble en effet que les deux sports se ressemblent étrangement et que dans la vaste famille des jeux utilisant une batte et une balle ils sont plus frères que cousins. Le dispositif fondamental qui fait s'opposer un joueur lançant une balle vers une cible (haie, portail, guichet ou ce que l'on voudra) et un autre joueur qui tente d'éloigner la balle en la frappant avec un bâton, est suffisamment simple et primaire pour s'être développé de façon indépendante dans des aires culturelles différentes et parfois très éloignées : dans le monde celte, en Scandinavie, en France, en Asie ou sur le continent américain (hurling, club ball, stool ball, lacrosse, shinty, polo, hockey sur glace ou sur

---

<sup>1</sup> Cet article a bénéficié d'une lecture attentive d'Anne Saouter. Benoît Viguiier, grand connaisseur du baseball, a rectifié certaines erreurs et permis de nuancer le propos. Qu'ils en soient ici remerciés. Le résultat final reste bien entendu de ma seule responsabilité.

gazon, etc...). De plus, le cricket et le baseball partagent un lien autrement plus solide : le second est assez directement issu du premier, ou tout au moins d'un de ses avatars, le *rounders*. L'affaire serait donc entendue : l'antagonisme, largement artificiel, ne servirait qu'à alimenter les stéréotypes nationaux sans lesquels les relations entre les peuples seraient tristes comme un jour sans pain.

En réalité — et c'est ce que ce travail voudrait mettre en évidence — au delà des évidentes similitudes formelles entre les deux codes, des différences fondamentales apparaissent, qui renvoient tout d'abord à deux conceptions sportives (on pourrait même dire à deux *cultures* sportives) antagonistes. Sans tomber, nous semble-t-il, dans un essentialisme excessif (les Anglais sont « comme ci », les Américains « comme ça »...), il apparaît en effet qu'à travers le cricket et le baseball (à travers leurs propriétés formelles comme à travers la façon dont ils sont pratiqués et les systèmes de valeurs qui leur sont associés) se cristallisent un certain nombre de traits culturels spécifiques et assez nettement différenciés. L'appréhension du cricket et du baseball en tant que formes culturelles s'impose ici par le souci de prendre en compte la dimension supplémentaire qu'apporte la mise en œuvre sociale d'un sport par rapport au simple énoncé de ses règles du jeu (et donc de ses propriétés formelles) ; dans le cas des échecs ou des dames, cette dimension culturelle est rudimentaire ou secondaire : le détail des combinaisons de mouvement dit à peu près tout du jeu, où qu'il soit joué<sup>2</sup>. Au cricket et au baseball (comme au rugby ou au soccer), cette dimension est au contraire essentielle.

L'argument est ici le suivant : à partir d'un capital commun — le cricket dans sa version *rounders* — les Américains ont développé une forme de jeu, le baseball, qui s'en démarque sur de nombreux points. On fait l'hypothèse que ces transformations renseignent sur un certain nombre de différences culturelles entre l'Angleterre et les Etats-Unis. En analysant les différences, tant dans les propriétés formelles de chaque jeu que dans les manières de les pratiquer, on contrastera les conceptions du sport qu'ont les Anglais et les Américains, puis on les reliera à des attitudes culturelles plus générales. Enfin, on situera le débat dans le contexte d'une évolution générale (mondiale) des pratiques sportives en montrant que des deux conceptions, celle représentée par le baseball a fini par supplanter sa rivale ; depuis la deuxième guerre mondiale, le cricket lui-même a connu des évolutions qui tendent progressivement à l'inscrire dans la mouvance des sports « modernes »<sup>3</sup>.

---

<sup>2</sup> Ce qui ne préjuge en rien, bien entendu, des conditions historiques et sociales ayant présidé à l'élaboration du jeu, quel qu'il soit, ni de la manière dont ses propriétés formelles contribuent à structurer pratiques, comportements et systèmes de valeur spécifiques (Darbon, 2002).

<sup>3</sup> La notion de « sport moderne » tient apparemment du pléonasme. Allen Guttmann lui-même, dans son effort pour définir en quoi ce qu'il appelle un « sport moderne » diffère des « sports primitifs », des « sports grecs », des « sports romains » et des « sports médiévaux », utilise le terme de *sport* de façon discutable (Guttmann, 1978). Comme l'ont bien montré Elias et Dunning (1994), il s'agit d'une création anglaise intervenue dans le courant du 18<sup>e</sup> siècle et consolidée au siècle suivant, et il est préférable de parler de *jeux* pour les périodes précédentes. En revanche, les sports proprement dits ont eux-mêmes connu des évolutions qui, avec le recul historique, permettent de distinguer une version « archaïque » (véhiculant des valeurs élitistes et aristocratiques dont le cricket, puis le rugby à XV, par exemple, ont longtemps été porteurs) et une version « moderne » (plus démocratique ou populaire, et d'emblée inscrite dans une certaine forme de professionnalisme, dont le soccer, le football — sous-entendu américain — et le baseball sont parmi les illustrations les plus évidentes). *Le terme archaïque est ici utilisé en dehors de toutes les connotations péjoratives qu'il a prises dans le langage courant, et au sens où l'on oppose, dans l'histoire de la Grèce ancienne, la période « archaïque » et la période « moderne ».*

## Dispositifs

Compte tenu de l'extrême complexité des règles du jeu, tant du cricket que de baseball, il n'est pas question ici d'en fournir ne serait-ce qu'une synthèse. Il paraît néanmoins difficile d'éviter une description succincte des principaux aspects des logiques internes<sup>4</sup> de ces deux sports si l'on veut apprécier en quoi les systèmes de valeurs qui les caractérisent se ressemblent ou se différencient.

Nous avons déjà mentionné en quoi, à un niveau très général, les dispositifs respectifs des jeux de batte et de balle sont semblables. Il en va de même avec les instruments du jeu. Les balles sont de taille équivalente (environ 23 cm de circonférence) ; celle de cricket, un peu plus lourde (160g contre 148g), devant rebondir sur le sol et non être lancée directement vers le batteur, a des coutures plus apparentes qui permettent au lanceur de lui donner davantage d'effet au moment où il la lâche. Les battes se distinguent moins par leur longueur maximale (plus ou moins un mètre) ou par leur largeur maximale (de 7cm au baseball contre 10,8cm au cricket) que par leur forme : section cylindrique pour le baseball, face plate pour le cricket. Les joueurs se protègent davantage au cricket : les rebonds imprévus de la balle, compte tenu de la violence des lancers (autour de 100 km/h) et de la faible distance entre lanceur et batteur au moment du jet, imposent le port de gants et de protèges-tibias, et de plus en plus de batteurs portent un casque pour se protéger le visage ; au baseball, les joueurs ont seulement un gant<sup>5</sup>.

En revanche, ce qui s'impose d'emblée comme différent, c'est la façon d'organiser les lieux. Le terrain de cricket, ovale et recouvert de gazon, mesure entre 135 et 150 m dans sa plus grande dimension. Il est entouré d'une corde (ou de marques blanches) qui en matérialisent les limites (*boundaries*). Au centre est disposé un espace rectangulaire (le *pitch*) d'environ 20 m de long et 4 m de large, recouvert d'un revêtement plus dur et plus plat. A chaque extrémité du *pitch* se trouve un guichet (*wicket*) composé de trois bâtonnet verticaux (*stumps*) séparés de 9 cm et sur lesquels reposent en équilibre deux témoins (*bails*).

Au baseball, le dispositif spatial est moins symétrique en ce sens que le centre des débats (l'affrontement entre un lanceur et un frappeur<sup>6</sup>) est décalé vers une extrémité du terrain : le losange (*diamond*) est un carré de 27,4 m de côté contenant quatre buts (*bases*) (un par angle droit), soit, dans le sens inverse des aiguilles d'une montre : le marbre (*home plate*) sur lequel se tient le frappeur, la première base, la deuxième base et la troisième base. A partir du marbre, les deux lignes de démarcation du terrain qui partent à angle droit (*foul lines*) sont réunies au bout d'une soixantaine de mètres par une ligne arrondie (*fence*). Au centre du losange se trouve un monticule, le *rubber*, distant du marbre de 18,5 m et sur lequel se tient le lanceur.

A tout moment du jeu, un match de cricket déploie sur le terrain treize joueurs : deux « attaquants » (batteurs) pour une équipe et onze « défenseurs » pour l'autre (un lanceur, un gardien de guichet, et neuf joueurs de champs dispersés sur le terrain). Lors d'une action, un lanceur projette la balle, depuis l'un des guichets, vers le batteur situé en face près de l'autre guichet qu'il défend<sup>7</sup> ; son but est de prendre le guichet du batteur (en faisant tomber les témoins) ou de l'empêcher de faire des courses (*runs*)

<sup>4</sup> Pour reprendre l'expression de P. Parlebas (1986).

<sup>5</sup> Mais en 1971, le port du casque pour les batteurs a été rendu obligatoire.

<sup>6</sup> On utilise ici la terminologie québécoise pour le baseball.

<sup>7</sup> Pendant ce temps, le deuxième batteur reste situé du côté du lanceur.

d'un guichet à l'autre. Le batteur peut effectuer des courses (chacune rapportant un point) à partir du moment où il a frappé la balle avec sa batte et l'a renvoyée suffisamment loin dans le champ de jeu, et aussi longtemps qu'un joueur de champ ne l'a pas récupérée : soit il l'a récupérée avant qu'elle ne touche le sol, et le batteur est éliminé (remplacé par un autre) ; soit il l'a récupérée, et il peut la transmettre à un autre joueur plus proche des guichets pour qu'il puisse en faire tomber les témoins (le batteur est également éliminé) ; soit il n'a pas pu mettre la main dessus et elle dépasse les limites du terrain (*beyond the boundaries*), ce qui permet à l'équipe du batteur de marquer des points.

Au baseball, les équipes comprennent chacune neuf joueurs et il ne s'agit pas pour le lanceur (*pitcher*) de détruire des guichets ; mais le but principal du jeu est le même : le frappeur (*hitter*) doit effectuer le plus grand nombre de courses possibles, après avoir frappé la balle que lui envoie le lanceur, en atteignant successivement la première base, puis la deuxième, la troisième et finalement la *home base* d'où il est parti ; l'ensemble constitue une course (1 point). Mais le frappeur peut être éliminé, soit parce que le lanceur a projeté la balle dans la zone de prise (*strike*) sans que le frappeur ait pu l'attraper, trois fois de suite<sup>8</sup> ; soit parce que la balle renvoyée par le frappeur est attrapée au vol par un défenseur (joueur de champ) ; soit parce que le frappeur, pendant qu'il court d'une base à l'autre, est touché (*tag*) par un défenseur ayant la balle dans le gant ou est précédé sur la base par la balle.

A ce niveau, on peut déjà noter plusieurs différences importantes. Tout d'abord, alors qu'au cricket le lanceur doit effectuer une course d'élan parfois longue, avant de lancer, au baseball il ne doit pas bouger du *rubber*. Ensuite, le fait qu'au cricket la balle rebondisse sur le *pitch* avant d'atteindre la zone où se trouvent les guichets (alors qu'au baseball elle se dirige directement vers la zone de prise) introduit quelques subtilités supplémentaires, et notamment une grande variété d'effets utilisant les coutures en relief de la balle suivant la façon de la « caresser » au moment du lancer<sup>9</sup>. Enfin, alors qu'au baseball le frappeur est obligé de courir vers la prochaine base après avoir frappé la balle, au cricket il a le choix entre courir ou ne pas courir, estimant les chances qu'il a d'atteindre ou non l'autre guichet.

L'unité de base d'une confrontation au cricket est l'*over*. Dans un *over*, le lanceur délivre 6 balles depuis le même côté du *pitch*. Puis, dans l'*over* suivant, un autre lanceur délivre 6 nouvelles balles depuis l'autre côté. Dans le troisième *over*, ce peut être le premier lanceur qui revient pour lancer, ou un troisième — il s'agit là d'une question tactique, décidée en fonction du batteur qui est en face. Un *innings*<sup>10</sup> est terminé lorsque dix batteurs ont été successivement éliminés : c'est alors à l'autre équipe de jouer le rôle de l'attaquant (succession de batteurs), au cours du deuxième *innings*. Puis on rejoue deux autres *innings* selon les mêmes principes que les deux premiers. Le match se termine quand chaque équipe a ainsi été *up* deux fois — ce qui peut durer cinq jours s'il s'agit d'un match international.

Au baseball, une demi-manche (qui décide du changement de rôle entre défenseurs et attaquants) s'achève quand trois frappeurs ont été éliminés. Un excellent

---

<sup>8</sup> La zone de prise est un rectangle virtuel à l'intérieur duquel la balle doit passer pour être valide ; soumise à de fréquentes redéfinitions et appréciée en dernier recours par l'arbitre, elle est située approximativement entre le bas de la cage thoracique du batteur et ses genoux.

<sup>9</sup> Au baseball, même si le lanceur ne peut jouer sur le rebond de la balle, il peut aussi imprimer sur celle-ci une grande variété d'effets suivant la façon dont il la tient au moment du lancer.

<sup>10</sup> Toujours écrit au pluriel lorsqu'il s'agit de cricket.

frappeur sera capable de renvoyer proprement la balle et d'atteindre sa première base sans être éliminé une fois sur trois (en moyenne) seulement : même les meilleurs échouent deux fois plus souvent qu'ils ne réussissent. Neuf manches doivent être jouées avant que le match ne s'arrête ; en cas d'égalité, on joue autant de manches que nécessaire avant de départager les adversaires

### Mythologies comparées

Tant au cricket qu'au baseball, on est confronté à un formidable travail de construction du mythe des origines, centré notamment sur la dimension rurale, voire bucolique, des racines.

Certes, le cricket est né et s'est d'abord développé dans un contexte rural. Des formes de jeu assez diverses coexistaient en Angleterre (et ailleurs en Europe) dès le 14<sup>e</sup> siècle. Une de ces formes, inorganisée et spontanée, pratiquée dans une région qui se situe au croisement du Surrey, du Kent et du Sussex dénommée The Weald, eut plus de succès que les autres et se diffusa progressivement, à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, dans le sud-est de l'Angleterre (Altham, 1962 : 19-30 ; Bowen, 1970 : 27-46 ; Brookes, 1978 : 1-33). Pendant au moins un siècle encore, des variations régionales subsistèrent quant à la taille du terrain ou de la batte, le nombre de balles qu'il fallait jouer en un seul *over*, la forme de l'objectif à atteindre (guichet, porte, murs...) ou la façon de compter les points. Le développement des transports permit ensuite des rencontres entre agglomérations et conduisit à une progressive harmonisation des règles du jeu. L'étape suivante, qui est celle du passage d'une activité informelle essentiellement rurale et villageoise à une organisation structurée inscrite dans les foyers urbains et reposant sur les comtés, est concomitante du grand succès rencontré, au début du 18<sup>e</sup> siècle, par d'autres jeux populaires, tel le « football »<sup>11</sup>. Il est clair qu'à cette époque le processus de diffusion du cricket dans les Îles britanniques est à peu près achevé, et que le jeu est implanté aussi bien dans les centres urbains (et notamment à Londres) que dans les zones rurales.

Néanmoins, dans les représentations mentales du cricket qu'ont encore, de nos jours, les Anglais, l'image d'Épinal qui domine est celle du *cricket de village*. À titre d'exemple (mais ils se comptent par centaines<sup>12</sup>), dans un ouvrage récent précisément intitulé *Village cricket* — parcours nostalgique dans l'Angleterre rurale — Tim Heald précise en quoi les mots « village » et « cricket » sont parmi les plus chargés d'émotion de la langue anglaise :

« Le village est, dans un monde idéal, le lieu où la plupart d'entre nous préféreraient vivre. "Village" signifie communauté, bons voisins, rapports chaleureux et amicaux et sentiment envahissant de bien-être. Les villages, ce sont les cottages aux toits de chaume, les roses et le chèvrefeuille qui s'enroulent autour des portes, les églises normandes, les manoirs élizabéthains et les pubs répondant aux noms de La Couronne, le Garibaldi ou Les Armes de Quelque Chose. Pour ceux qui y croient, le village anglais est l'Utopie.

---

<sup>11</sup> Il s'agit bien entendu des formes qu'il prenait avant les codifications spécifiques du « Rugby football » et du « football association » (soccer).

<sup>12</sup> Il est vrai que la littérature consacrée au cricket est pléthorique. John Arlott, grand spécialiste du cricket et responsable notamment d'un ouvrage qui fait autorité, *The Oxford Companion to Sports and Games*, estimait en 1964 à environ huit mille le nombre d'ouvrages publiés sur le cricket. De ce point de vue, le baseball n'est pas en reste.

Le "cricket", dans ce même monde idéal, c'est garder son flegme en toutes circonstances, jouer batte verticale sur un terrain boueux<sup>13</sup>, être *fair play* et faire sienne la formule "peu importe qui a gagné ou perdu, c'est la manière qui compte". (...)

Chacun de ces mots, village et cricket, a une résonance qui va bien au delà de n'importe quelle définition de dictionnaire. Mettez-les ensemble, avec toutes leurs associations, et l'ensemble sera plus grand que la simple somme des deux. Le cricket de village est l'essence même de l'*Englishness* » (Heald, 2004 : 3).

Qu'une vision aussi idyllique ne corresponde plus que partiellement, de nos jours, à la réalité du cricket moderne — et que même dans le cricket de village cela paraisse parfois décalé — peu importe en l'occurrence ; c'est bien la représentation à laquelle se raccrochent avec délices les amateurs du jeu, et que l'on retrouve dans les innombrables dessins, gravures et peintures dont la structure de base est toujours la même : des hommes habillés de blanc dispersés sur un terrain ovale délimité par des arbres et des haies, sous la protection d'un côté de l'église du village et de l'autre du fameux pavillon où se changent les joueurs et où l'on prépare le thé pour les pauses ; une poignée de spectateurs pour faire bonne mesure — assis sur des chaises pliantes, des plaids sur les genoux et la bouteille thermos à portée de main — cohabitent avec quelques placides troupeaux de vaches ou de moutons. Et il n'est finalement pas très surprenant que cette mythologie bucolique soit aussi prégnante : même si elle passe sous silence le caractère majoritairement urbain que revêt le cricket depuis longtemps, elle ne fait que magnifier une certaine réalité en opérant une synthèse artificielle entre des éléments individuellement pertinents dont la présence conjointe est rarement atteinte.

En revanche, qu'un tel mécanisme ait aussi opéré pour le baseball est plus surprenant. Contrairement au cricket, le baseball a des origines beaucoup plus urbaines que rurales ; cependant, empruntant les mêmes poncifs — ceux d'une ruralité idyllique — les Américains n'ont pas ménagé leurs efforts pour créer de toutes pièces un passé mythique.

Tout d'abord, s'il est une filiation bien établie, c'est celle qui relie le baseball au cricket. Ce dernier était évidemment pratiqué par les Anglais qui avaient émigré en Amérique du Nord, et notamment sur la Côte Est. Mais son implantation ne résista pas à la vague de nationalisme montant : considéré comme trop « Anglais », il reflua dès le milieu du 19<sup>e</sup> siècle, se maintint encore quelques temps sur la Côte Est, puis laissa pour l'essentiel la place à la version américanisée représentée par le baseball (*cf. infra*). Ce qui est important ici pour le moment, c'est d'apprécier sur quelles bases s'est effectué ce processus de nationalisation<sup>14</sup>.

Désireux de faire taire les rumeurs insistantes — et en l'occurrence exactes — selon lesquelles le baseball serait une adaptation d'une version du cricket traditionnellement jouée dans les collèges (*rounders*), un certain Albert Goodwill Spalding, ancien joueur, entraîneur, fabricant d'équipements sportifs et par ailleurs passionné de baseball, réunit en 1905 une « commission » de six membres dirigée par son ami A. G. Mills, dont l'objectif était de déterminer une bonne fois pour toutes qui

---

<sup>13</sup> *Straight bat* (façon de frapper la balle en disposant sa batte verticalement, et par extension adhésion à un code moral valorisant l'honnêteté et la décence) *on sticky wickets* (sur des terrains rendus difficiles par l'humidité, où la balle a des rebonds imprévisibles).

<sup>14</sup> Pour ce qui est de l'histoire de la création du jeu, on pourra consulter le premier tome de l'excellent ouvrage en trois volumes de Seymour (1960).

était l'inventeur du baseball<sup>15</sup>. Puisqu'il fallait un inventeur, la commission trouva un certain Abner Doubleday, et puisqu'il fallait un lieu, ce fut le village de Cooperstown ; la date fut fixée à 1839. Les historiens ont depuis assez longtemps mis en évidence la supercherie et montré que s'il fallait absolument désigner un inventeur, ce serait plutôt Alexander Joy Cartwright, jeune New Yorkais de 25 ans fondateur du club des Knickerbockers et principal rédacteur, en 1845, des règles du jeu qui, à peu de choses près, sont encore celles du baseball actuel<sup>16</sup>. Il est difficile de trouver moins rural que New York, et la diffusion rapide du baseball dans les grandes villes d'Amérique du Nord ne fera que conforter cette origine éminemment urbaine ; pourtant, dans leur désir d'ancrer le jeu dans une tradition américaine ne devant rien à l'Angleterre et d'exhumer des racines aussi vénérables que possible, les Américains ont créé et alimenté le mythe d'un baseball bucolique et pré-industriel — autant dire éternel... Et pour nourrir un mythe sportif, rien de tel que ces *Halls of Fame*, où s'accumulent reliques, statues de sportifs, hagiographies, statistiques de records et raccourcis historiques souvent saisissants. Le baseball a bien entendu son *Hall of Fame*. Il est situé à Cooperstown.

Voilà pour ce qui est du mythe. Mais qu'en est-il de la réalité des pratiques et des comportements ? Que veut-on dire précisément lorsqu'on prétend différencier deux conceptions du sport en confrontant cricket et baseball ? La réponse à cette question passe évidemment par l'observation de ce qui fait l'ordinaire de chaque pratique ; mais elle nécessite auparavant un détour par l'histoire.

### **Amateurisme et professionnalisme : la solution anglaise**

A première vue, et si l'on considère la pratique de haut niveau, la cause est entendue : le cricket et le baseball sont des sports professionnels, au sens où les joueurs sont payés pour jouer et n'exercent pas d'autre métier que celui de joueur. En réalité, les deux codes s'inscrivent de ce point de vue dans des évolutions historiques bien différentes.

Certes, si l'on s'en tient aux structures actuelles, les différences ne sautent pas aux yeux. Pour ce qui est du baseball, le professionnalisme constitue (et a constitué depuis ses débuts) une exigence incontournable : dès la sortie du collège ou de l'université, un joueur prometteur, repéré par les *scouts* à la solde des clubs, se verra proposer un contrat de travail, tout d'abord dans de petits clubs appartenant à des ligues locales ou régionales, puis — s'il se révèle décidément bon — par des clubs plus huppés. En Angleterre, des filières comparables permettent de recruter de jeunes joueurs au sein des clubs professionnels faisant partie des compétitions (de haut niveau) entre Comtés, mais elles cohabitent avec des structures amateurs — par exemple, avec l'organisation d'une Coupe des Villages<sup>17</sup>.

Néanmoins, la notion de professionnalisme n'a pas tout à fait la même signification dans les deux pays, dans la mesure où elle plonge ses racines dans deux

---

<sup>15</sup> Notons-le bien : il fallait *un inventeur*. Le processus social qui préside à la création d'un jeu est chose trop complexe et diffuse pour s'incarner en mythe efficace. Mais après tout, cela n'est pas sans rappeler la légende tenace qui veut que le rugby ait été inventé par William Webb Ellis, et par ailleurs on a des exemples, précisément aux États-Unis, de la création de sports (le basketball et le volleyball) par des individus.

<sup>16</sup> Le jeu de *rounders* dont il s'inspire se joue également entre équipes de neuf joueurs, à partir d'un dispositif de quatre bases (appelées *posts*), et les deux équipes alternent à la batte et à la balle au long de deux *innings*, chaque partie battant deux fois.

<sup>17</sup> Cf. notamment, sur l'historique et les structures de cette institution, Heald (2004).



réalités historiques bien différentes. Voyons ce qu'il en est du côté de l'Angleterre et du cricket.

### *Gentlemen et players*

Au 18<sup>e</sup> siècle, en Angleterre, les membres de l'aristocratie et les propriétaires terriens louaient les services d'individus pour effectuer un certain nombre de travaux dans leurs domaines, mais plus spécifiquement sur la base de leurs talents de joueurs de cricket. On a souvent mentionné le caractère quasiment « naturel » (au sens où sa légitimité était apparemment intégrée par les classes dominées) d'une telle situation hiérarchique, qui se manifestait notamment — au moins sur les terrains de sport — par une grande proximité entre *gentlemen* (amateurs) et *players* (professionnels) : dans la mesure où cette inégalité ne risquait pas d'être remise en question par les subordonnés, il n'y avait guère d'inconvénients à partager avec ceux-ci les mêmes vestiaires ou à prendre avec eux repas et *cups of tea* au moment de la pause ; d'un certain point de vue, on pourrait même avancer qu'une telle mise en scène de la proximité était, dans le contexte de l'époque, le moyen le plus sûr de consolider la relation paternaliste et donc la division hiérarchique du monde. Le type de professionnalisme alors en vigueur dans le cricket ne constituait aucunement une menace vis-à-vis des intérêts de la classe dominante, et aucune suspicion d'ordre moral ou social ne pesait sur lui.

Les progrès de l'industrialisation et de l'urbanisation, l'émergence rapide d'une classe bourgeoise dès les débuts du 19<sup>e</sup> siècle, eurent sur cet équilibre un effet déstabilisateur. Se sentant menacés dans les fondements de leur domination sociale par la classe moyenne montante, bénéficiaires d'une hiérarchie sociale qui était perçue comme de moins en moins « naturelle », et confrontés à l'apparition de débats sur la légitimité de la relation amateurs/professionnels, les membres des classes dominantes réagirent en affirmant de façon plus formelle des prérogatives qui n'allaient plus de soi. Il s'agissait désormais de manifester clairement « qui est qui ». On ne se changeait plus dans le même vestiaire, on n'entrait plus sur le terrain par la même porte, les vestiaires des professionnels étaient moins confortables que ceux des amateurs ; sur les programmes des matches, les initiales des prénoms des professionnels étaient imprimées après leur nom, alors que pour les amateurs c'était l'inverse ; on ne choisissait pas un capitaine parmi les professionnels, indépendamment des qualités de joueur de chacun ; les amateurs étaient appelés *Sir* par les professionnels, et ces derniers devaient effectuer diverses tâches d'entretien des terrains et de leurs dépendances ; R. Holt (1992 : 279) précise que, jusqu'en 1962, le *Times* ne publiait, dans son courrier des lecteurs, que les lettres rédigées par les amateurs, et que ce n'est qu'en 1952 qu'un professionnel a pu devenir capitaine de l'équipe d'Angleterre ; enfin, les *gentlemen* sont en général des « batteurs » et les *players* des « lanceurs ».

L'affirmation de plus en plus nette de la discrimination de classe au sein du cricket conduisit à mettre en exergue la supériorité des valeurs de sportivité, d'individualité et de flair (celles des *gentlemen* amateurs) sur les valeurs de compétition et d'entraînement ayant pour objectif principal la victoire plus que le jeu (celles des *players* professionnels). Comme l'a souligné Nandy (1989 : 19-20), les classes supérieures de l'ère victorienne s'assuraient ainsi les avantages d'une *realpolitik* (il fallait bien que l'Angleterre gagne ses matches internationaux pour tenir son rang) sans prendre à leur compte les valeurs de la *realpolitik* (on laissait cela aux vulgaires *players*, que l'on traitait avec condescendance et qui faisaient le « sale boulot »).

Une telle codification de la hiérarchie sociale semble avoir été acceptée par les joueurs professionnels sans résistance. Est-ce parce que les avantages que leur procurait malgré tout leur statut leur semblaient suffisamment importants pour contrebalancer une telle stigmatisation sociale ? Faut-il invoquer le fait que cette stigmatisation est finalement restée confinée à des éléments rituels symboliques sans affecter les modalités essentielles de leur participation au jeu ? De fait, il n'y eut guère d'opposition significative à l'existence du professionnalisme dans le cricket, ni de contestation de l'autorité du MCC<sup>18</sup> en la matière : celui-ci pouvait continuer à abriter sans conflit *gentlemen* et *players* et contrôler une pratique unifiée.

Dans un tel contexte, l'opposition entre amateurisme et professionnalisme fonctionne comme un idéal-type : « Un véritable amateur ne doit jamais chercher à obtenir sur son adversaire un avantage qu'il ne souhaiterait pas que son adversaire obtienne sur lui » (Holt, 1992 : 99). En tant que forme emblématique de l'idéologie sportive victorienne, le cricket focalise toutes les tensions et les contradictions qui sont à l'œuvre dans le système sportif naissant. D'après Appadurai (1996), plus encore que le rugby, il constitue une *forme culturelle « dure »*<sup>19</sup>, peu susceptible d'être modifiée lorsqu'elle s'inscrit dans un contexte culturel différent. De façon plus nette que pour les autres sports nés en Angleterre, les valeurs qu'il représente sont celles du puritanisme (ou tout au moins d'une de ses formes atténuées) et expriment des « manières d'être » qui sont censées régir tout comportement masculin : sportivité et sens du *fair play*, contrôle absolu de l'expression des émotions pendant le jeu, subordination des intérêts et sentiments personnels au principe collectif matérialisé par l'équipe... Dans la notion de *fair play*, on trouve l'injonction de respecter non seulement les règles, mais surtout l'esprit du jeu — ce dont témoigne l'expression *it is not fair play* (« ce n'est pas du jeu »), bientôt remplacée par « *it is not cricket* ».

Bien entendu, cette éthique amateur (dont nous avons souligné qu'elle fonctionnait largement comme un idéal-type) est elle-même menacée, dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, par les enjeux financiers croissants, qui tendent à subordonner le plaisir de jouer et le *fair-play* à l'impératif de la victoire, et par la popularité de certains sports (notamment le soccer) pour le spectacle desquels de plus en plus de gens acceptent de payer. Par ailleurs, si l'on suit A. Appadurai, l'opposition entre amateurs et professionnels repose, dans le cas du cricket, sur un paradoxe. Bien qu'il s'agisse d'une pratique fondamentalement élitiste, reflet de l'idéologie de la classe dominante, ce jeu a néanmoins créé entre les joueurs des solidarités sportives qui ont autorisé une certaine forme de brassage social, dans la limite, bien entendu, de l'acceptation et de l'intériorisation, par ceux issus des classes les plus modestes, des codes sociaux imposés par les membres des classes dominantes. Obtenir un certain degré d'intimité avec ses supérieurs supposait à la fois que l'on puisse faire la preuve d'un grand talent de joueur et que l'on paie le prix de son intégration par un comportement conforme aux normes sociales imposées. En tant que jeu d'équipe nécessitant la coopération entre les joueurs,

---

<sup>18</sup> Le Marylebone Cricket Club, fondé en 1787, a joué jusqu'en 1969 (avant la création du Cricket Council) le rôle d'instance dirigeante du cricket mondial, garant des Lois du jeu et de l'esprit dans lequel elles devaient être appliquées.

<sup>19</sup> L'auteur distingue des formes culturelles dures, qui réalisent un ensemble de « liens entre valeur, signification et pratique incorporée, liens qu'il est difficile de rompre et de transformer », et des formes culturelles douces « qui autorisent des séparations relativement aisées entre la performance incorporée et la signification et la valeur, ainsi qu'une transformation relativement facile à chaque niveau » (Appadurai, 1996 : 24). De ce point de vue, le cricket est une forme culturelle qui modifie davantage ceux qu'elle socialise qu'elle n'est elle-même modifiée par eux.

le cricket atténuait (en tout cas le temps de quatre *innings*) ce que les rapports de classe pouvaient avoir de brutal dans l'Angleterre des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (Appadurai, 1996 : 26). Par ailleurs, la question générale du respect des « règles du jeu » constitue une sorte de modèle qui déborde largement du seul domaine du sport pour diffuser dans la société tout entière. C'est ce qui, d'après Holt (1992 : 267-69), explique en grande partie la spécificité des relations de classes en Angleterre. Si, malgré les considérables problèmes sociaux créés par le développement industriel, ces relations n'ont pas abouti à la situation conflictuelle prédite par Marx, c'est que les classes laborieuses avaient conservé une certaine confiance dans le système politique et dans les capacités des classes dirigeantes à « jouer le jeu », et notamment à respecter le verdict des urnes, de la même façon qu'un sportif accepte la décision de l'arbitre. Dans un tel contexte, le sport n'a certainement jamais été conçu comme un instrument de contrôle délibéré et systématique, mais la conception de ce qui constitue le *fair play* s'était suffisamment diffusée dans le corps social pour orienter les comportements des deux parties et constituer un modèle aussi signifiant dans les relations de travail que sur un terrain de cricket ou de rugby, et qui plus est un modèle qui, revendiqué comme la marque d'une civilisation supérieure, s'est progressivement chargé d'une forte saveur identitaire.

De tels rapports entre amateurs et professionnels sont d'emblée inscrits, on le voit, dans une idéologie profondément élitiste ayant pour objectif d'exclure la classe ouvrière naissante des compétitions, selon un schéma d'inspiration victorienne faisant du travail (le sport comme profession) et du loisir (le sport comme passe-temps) deux entités bien distinctes.

### *Un univers moral emblématique des classes supérieures*

Ce que le cricket a manifesté de la façon la plus éclatante, c'est cette combinaison très particulière de traditionalisme et de légalisme que l'Angleterre a élaboré et diffusé dans le monde entier sous la forme et les exigences de la *sportivité* (*sportsmanship*)<sup>20</sup>. Il s'agit là d'une structure générale de comportements qui, sans éliminer la compétition, ni même l'agressivité nécessaire pour gagner, instaure des cadres et des limites à ne pas franchir, ainsi qu'une subtile hiérarchie de valeurs. Dans la culture du cricket « pur » telle qu'elle s'est cristallisée dès le début de l'ère victorienne, cette hiérarchie appliquée à la recherche de la victoire donnerait à peu près ceci (Nandy, 2000 : 38) :

Victoire sportive > défaite sportive > victoire non sportive > défaite non sportive

L'attitude du gentleman-amateur vis-à-vis de la victoire est constamment traversée par cette ambiguïté qui subordonne le fait de gagner à la manière de gagner. Une défaite « noble » (au sens où les critères moraux de la sportivité auront été respectés) sera toujours préférée à une victoire « ignoble » (acquise grâce à des procédés peu conformes avec l'éthique du gentleman-amateur). Certains joueurs de cricket célèbres sont ainsi devenus emblématiques de cette tension entre dynamiques contradictoires qui est grossièrement représentative d'une opposition entre la période

---

<sup>20</sup> Comme le souligne Ashis Nandy (2000 : 37, note 85), seuls le golf et le polo sont soumis à une intensité comparable (bien qu'inférieure à celle du cricket) en termes d'exigence de sportivité. À l'inverse, des sports comme la natation, le soccer ou la course à pieds en sont exempts. Les sports de la première catégorie sont plus souvent associés à l'aristocratie et aux cultures coloniales.

d'avant-guerre et la période qui lui a succédé. L'extraordinaire popularité d'un W. G. Grace (1848-1915) tient en grande partie à sa capacité à forcer la victoire — avec toute la roublardise requise — sans pour autant franchir les limites de la décence victorienne. Harold Larwood, fameux lanceur né en 1904, déclarait : « Je n'ai jamais lancé de ma vie avec l'objectif de blesser un homme. Leur faire peur, les intimider, ça oui. » (Mookerjee, 1984)<sup>21</sup>. A l'inverse, un joueur comme Dennis Lillee, représentatif d'une époque plus « moderne », pouvait affirmer sans la moindre culpabilité : « J'essaie de frapper un batteur sur la cage thoracique quand je fais rebondir une balle et je veux le frapper suffisamment fort pour qu'il n'ait plus jamais envie de me voir en face de lui. » (Lillee, 1974). Ou encore, Jeff Thomson : « Je trouve encore meilleur de frapper un batteur que de l'éliminer. Cela ne me gêne pas le moins du monde de voir un batteur blessé, en train de se rouler par terre en criant, et du sang sur le terrain. En fait, cela me rend heureux. » (*in* Natarajan, 1986).

Même lorsque l'on prend la mesure de la dimension provocatrice du propos, le fait qu'il puisse avoir été proféré par un grand joueur de cricket manifeste une rupture totale avec les exigences de l'idéologie fondant le cricket « pur ». L'essence de cette évolution « moderne » du jeu est très bien résumée par Ashis Nandy :

Ce processus a inscrit au centre de la culture du cricket une sous-culture qui auparavant se situait à sa périphérie, et a rendu le cricket de plus en plus conforme à la majorité des sports modernes — à ceci près qu'il est plus lent et plus ennuyeux. Les règles, au lieu de faire partie d'un cadre au sein duquel dominaient les conventions ou les traditions, sont maintenant devenues la valeur suprême. A présent, les règles régulent par elles-mêmes. L'objectif n'est plus de faire étalage de son allégeance aux règles en montrant de quelle manière on se conforme aux conventions d'un ordre supérieur ou à l'idée de la sportivité. L'objectif est de faire preuve de ses capacités en tant que sportif ou en tant qu'équipe à l'intérieur des limites fixées par les règles en faisant le meilleur *usage*. » (Nandy, 2000 : 39-40).

Non seulement la tradition n'est plus un guide de comportement, mais encore la notion de règle épuise celle de normes — il n'y a pas de critères de comportement qui ne soient inclus dans les seules règles. L'attitude traditionnelle du batteur qui, ayant été éliminé, rentre de lui-même au vestiaire sans attendre l'injonction de l'arbitre, n'a plus cours de nos jours que dans le cadre d'un « cricket de village », certes encore très vivant en Angleterre, mais en marge des circuits professionnels dominants. Estimant que, pour celui qui cherche avant tout à gagner — « *by playing the hard way* »<sup>22</sup> — le cricket est sans doute le pire des sports possibles, A. Nandy poursuit :

Il y a bien d'autres jeux disponibles dans lesquels l'investissement fournit de bien meilleurs dividendes en termes de résultats assurés, de rapports encaissables et de gloire nationale. Il est absurde de perdre du temps, de l'énergie et de l'argent dans un jeu qui dure cinq jours, trente quatre heures, et qui refuse à ce point d'accorder la moindre bienveillance aux efforts et aux talents humains. » (Nandy, 2000 : 120-121).

Le cricket, en somme, comme philosophie de l'existence ou comme art de vivre... Soit, sous la plume d'un de ses plus fervents défenseurs :

---

<sup>21</sup> Larwood se défendait ainsi des accusations de non sportivité qui étaient nées de la fameuse controverse relative au *bodyline*, à l'occasion de la tournée de l'Australie en Angleterre en 1932-33. Pour contrer l'efficacité dévastatrice de l'équipe australienne, et notamment de son batteur Don Bradman, le capitaine anglais Douglas Jardine avait mis au point une technique de lancer très discutée (dont Larwood était le principal artisan) et potentiellement très dangereuse pour les batteurs.

<sup>22</sup> Pour un joueur de cricket, « *playing hard ball* » signifie « jouer au baseball ».

« Un jour entier assis sur une chaise longue au soleil, de préférence avec au moins un compagnon aux inclinations similaires pour faire passer les longueurs entre les *overs*, voilà qui me semble être une façon particulièrement civilisée d'occuper son temps. Si d'aventure le jeu devient excitant, c'est tant mieux, bien que celui qui pense que le cricket peut ou doit être immanquablement excitant ne comprennent rien, à mon avis, aux charmes du jeu. » (Heald, 1986 : 7).

### *Règles non écrites*

Contrairement aux sports modernes (baseball, football, basketball, volleyball, mais aussi, du côté anglais, soccer et rugby à XIII), les sports archaïques comme le cricket et le rugby à XV s'inscrivaient jusqu'à une date récente dans un système acceptant deux niveaux de règles :

— Celles qui sont officiellement reconnues, éditées par la Fédération *ad hoc* et qui permettent aux équipes de se rencontrer sur une base commune acceptée par tous.

— Celles qui concernent davantage l'esprit du jeu que la lettre et que les organismes officiels considèrent comme des coutumes ou des conventions inscrites dans la tradition et manifestant la pérennité d'une culture sportive spécifique. Elles ne sont consignées dans aucun document officiel, mais n'en constituent pas moins un ensemble de normes à partir desquelles les joueurs (et spécialement les *gentlemen*-amateurs, qui sont les garants de leur bonne application) sont constamment jugés, une sorte de « morale esthétique » (Nandy, 2000 : 28) partagée par les protagonistes et sans le respect de laquelle *it is not cricket*. Le fait de suivre les seules règles du premier niveau ne garantit nullement que l'on joue au cricket.

Soit les quelques exemples suivants :

1 - Il n'existe aucune indication restreignant le nombre de joueurs de champ par lesquels doit passer une balle avant de revenir au lanceur pour qu'il procède à un nouveau lancer ; une équipe qui est en train de gagner réglera l'affaire en 15 secondes, alors qu'une équipe mal en point pourra s'accorder jusqu'à deux minutes.

2 - Un lanceur peut passer un temps indéfini à polir sa balle avant de la lancer ; il ne s'arrêtera qu'au moment où il aura l'impression d'abuser, où lorsqu'il sentira que l'arbitre est prêt à intervenir.

3 - S'il n'a pas peur de se faire injurier par les spectateurs, un lanceur peut débiter sa course d'où il veut — par exemple depuis les limites du terrain — et il peut se diriger vers cette zone aussi lentement qu'il le souhaite.

4 - Un batteur peut venir consulter son partenaire en venant au milieu du *pitch* autant de fois qu'il le veut, réajuster ses protèges-jambes autant de fois qu'il le souhaite, changer de batte à volonté...

Sur ces questions, comme sur bien d'autres du même ordre, rien n'empêche a priori de *légiférer* : c'est d'ailleurs la solution adoptée par les sports modernes (et notamment par le baseball) ; mais on considère que le processus serait sans fin. A la conception qui privilégie l'encadrement méticuleux pour éviter d'éventuels débordements, on préfère un état d'esprit fondé sur le respect de la subjectivité en estimant qu'une « morale supérieure » va réguler l'ensemble (Nandy, 2000 : 29)<sup>23</sup>.

---

<sup>23</sup> Bien entendu, encore une fois, même si le processus laisse subsister en Angleterre d'importantes tensions, le cricket lui-même a fini par adopter, depuis quelques décennies, le point de vue du sport moderne.

Transposée par les Anglais dans les territoires qu'ils ont soumis de par le monde, cette idéologie a connu des fortunes diverses. Dans les *White Dominions*, et plus spécifiquement en Amérique du Nord, elle s'est trouvée confrontée à une série d'influences contraires qui en ont eu finalement raison. D'abord très populaire — au point d'être la première pratique sportive — dans l'Amérique d'avant la Guerre civile, le cricket a finalement laissé la place au baseball pour, petit à petit, quasiment disparaître. Un détour par cet échec nous permettra de mieux comprendre ce qui est en jeu dans l'opposition baseball/cricket.

### **Pourquoi les Américains ont-ils rejeté le cricket ?**

Il faut tout d'abord simplement rappeler ce que le caractère très confidentiel de la pratique du cricket aux Etats-Unis de nos jours tend à occulter : non seulement le jeu était très anciennement connu — on trouve déjà mention, le 29 avril 1751, d'un match entre une équipe locale new-yorkaise et des résidents anglais — mais encore il était devenu, un siècle plus tard, le sport le plus pratiqué en Amérique (Melville, 1998 : 22). Des clubs importants ont vu le jour dès les années 1830 sur la côte Est, et notamment à Philadelphie et à New York, et des rencontres « internationales » mobilisent des foules assez considérables — à l'image de ce match entre New York et Montréal où se regroupèrent en 1845 environ 5 000 spectateurs. Bien entendu, la plupart des joueurs de cette époque sont des résidents anglais, et ce sont généralement eux qui fournissent l'impulsion initiale et contrôlent l'organisation du jeu ; mais les Américains eux-mêmes le reprennent suffisamment à leur compte pour qu'au milieu du 19<sup>e</sup> siècle il résiste encore devant les succès pourtant foudroyants du baseball.

Le cricket semble alors bénéficier de quelques atouts non négligeables. Les classes supérieures américaines y voient un monde de respectabilité dépositaire de valeurs susceptibles d'être enseignées aux enfants dans la perspective de cette « chrétienté musculaire » qui était alors devenue le modèle éducatif emblématique de l'ère victorienne en Angleterre (Honey, 1977 ; Mangan, 2000). *Tom Brown's Schooldays*, le célèbre roman de Thomas Hughes publié en 1857 en Angleterre, a très vite rencontré en Amérique un succès considérable et a notamment joué un rôle important dans la floraison des clubs au sein des universités, ainsi que dans le développement de la pratique sportive en général — et du cricket en particulier — dans les collèges<sup>24</sup>. Autre atout du cricket : il bénéficie du statut de sport solidement établi — en Angleterre mais aussi dans les nombreuses colonies de la Couronne — et aux traditions déjà séculaires. Par ailleurs, certains aspects du baseball, qui se sont très tôt manifestés (et notamment la pratique des paris, interdite en Angleterre, et les premiers excès du professionnalisme) contribuent à renforcer l'aura de respectabilité dont jouit le cricket auprès de certaines fractions de la population.

Néanmoins, ces atouts ont leur revers, dans la mesure où ils inscrivent le cricket américain dans une sorte de réserve élitiste et anglophile de moins en moins en phase avec les aspirations d'une Amérique socialement plus égalitariste. A l'issue de la Guerre civile, il est clair que le baseball est en train de prendre largement l'ascendant. Certes, on assistera bien à une revitalisation du cricket dans les années 1880, notamment dans les collèges les plus huppés et dans certains secteurs professionnels comme la banque,

---

<sup>24</sup> Ce roman dresse un portrait idéalisé de la vie dans une *public school* anglaise et valorise la pratique des sports dans la perspective de la formation du caractère, du courage physique, de la loyauté et du patriotisme.

l'assurance et les transports ferroviaires (Melville, 1998 : 97 et s.) ; le développement rapide du secteur industriel induit une forte croissance de l'immigration, en provenance pour l'essentiel des Iles britanniques, et le cricket fait partie des bagages des nouveaux arrivants. Mais ceux-ci finissent par s'intégrer à la société américaine et à en adopter les principaux traits culturels, et dans toute la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle la question de la légitimité du cricket en tant que sport « américain » réapparaît périodiquement. Déjà, en 1839, le journal *Spirit* demandait : « Que peut-on faire pour naturaliser ce beau jeu en Amérique ? » (*in* Melville, 1998 : 18). Certains, bien qu'intéressés par le *noble game*, sont agacés par la lenteur du jeu, son excessive durée et la fréquente occurrence de matches nuls, mais aussi par le contexte social qui l'accompagne — sa dimension aristocratique et hiérarchique, son inscription dans des codes sociaux d'un autre âge et sa référence à l'« ornemental » plus qu'à l'« utile »<sup>25</sup>. Opinion qui se nourrit par ailleurs des attitudes empreintes de snobisme, de clanisme et de mépris à l'égard des sports américains affichées par la communauté anglaise ou anglophile, tout particulièrement dans la région de Philadelphie.

A l'inverse, d'autres se font les chantres du caractère interchangeable des deux sports. L'avocat le plus actif de cette thèse, un certain Henry Chadwick, déclarait notamment : « Il n'y a rien de mieux que le cricket pour la pratique d'un joueur de baseball. » (*National Chronicle*, 5 juin 1869, *in* Melville, 1998 : 61). Le problème, c'est que si les joueurs de baseball se sont révélés bien souvent d'excellents joueurs de cricket, l'inverse a été beaucoup plus rare : les *cricketeers* se révèlent généralement incapables de maîtriser les subtilités du lancer au baseball et les tactiques complexes du *fielding*. A la fin des années 1870, le baseball est devenu un jeu, sinon plus complexe, tout au moins plus « scientifique » que le cricket, et les deux codes s'engagent dans des voies radicalement divergentes. Les tentatives de rapprochement que Chadwick appelait de ses vœux — moins pour un changement des règles du cricket<sup>26</sup> que pour une modification des traditions désuètes dans lesquelles s'inscrit sa pratique — n'ont aucun effet. Sans doute est-ce principalement dû au fait que les règles du jeu (et les propriétés formelles qui en découlent) *sont beaucoup plus opérantes* que ne le reconnaissait Chadwick ; elles déterminent une structure du jeu dans laquelle, par opposition au baseball :

— L'alternance entre attaque et défense est beaucoup moins fréquente et automatique.

— L'action est organisée de façon moins régulière : le batteur a toujours le choix entre courir et ne pas courir, alors qu'au baseball l'obligation dans laquelle se trouve de frappeur de changer de base lorsqu'il a renvoyé la balle introduit une dimension plus dramatique, plus orientée vers l'action immédiate.

### Une autre conception du sport ?

« Baseball in America is many things. But, contrary to widespread belief, professional baseball is not a sport. It is a commercialised amusement business. » (Seymour, 1960: 3).

---

<sup>25</sup> « Le [cricket] est une sorte de jeu exclusif, empreint d'un certain air de dignité mystérieuse qui empêche de nombreuses personnes d'y aspirer. » (*Patterson Intelligence*, 18 juillet 1855 ; cité *in* Melville, 1998 : 122).

<sup>26</sup> Ou plus exactement, selon l'expression consacrée, de ses Lois (*Laws*).

Nous avons vu ce que signifiait la notion de professionnalisme dans le cricket anglais et les principaux traits des relations entre *gentlemen* (amateurs) et *players* (professionnels) telles qu'elles ont perduré jusque dans la période de l'entre-deux guerres. Non seulement l'évolution vers un professionnalisme « moderne » aura donc été longue à se dessiner (au moins pour ce qui concerne le cricket et le rugby à XV), mais encore elle continue de susciter des débats passionnés dans l'Angleterre actuelle. A l'inverse, le baseball s'est d'emblée inscrit dans des structures professionnelles que l'on peut considérer comme entièrement novatrices par rapport à l'idéologie de l'époque<sup>27</sup>.

### *Le sport comme travail*

En 1990 paraissait un ouvrage au titre évocateur : *Men at Work. The Craft of Baseball*. L'auteur, un universitaire du nom de George F. Will, y détaillait de façon quasi ethnographique les pratiques et les discours de quatre personnages connus dans le circuit du baseball américain : un entraîneur (Tony La Russa), un lanceur (Orel Hershisser), un batteur (Tony Gwynn) et un défenseur de champ (Cal Ripken). L'image qui se dégage de cette investigation méticuleuse dans la *fabrique* du baseball est celle d'une organisation générale du « jeu » dont la dimension ludique a cédé la place à l'application systématique de principes en vigueur dans le monde industriel et dont le maître mot est rationalisation. La conception du travail sous-jacente est largement influencée par une vision puritaine du monde dans laquelle domine la crainte de l'oisiveté et la croyance dans le fait que le travail que l'on réalise est un moyen privilégié de justifier sa propre existence vis-à-vis du Créateur (Weber, 2003 [1904-1905]). Le jeu est une forme d'oisiveté, et le baseball, qui a débuté comme un jeu, se devait de devenir une forme de travail. Si le loisir est une activité à ce point suspecte, il reste en effet un moyen de le rendre acceptable et de soulager sa conscience : en diffusant les valeurs du travail au sein même de la sphère des loisirs et du sport. Le succès du sportif passe donc par un processus de rationalisation de toutes les dimensions de sa pratique<sup>28</sup>.

Rationaliser la pratique a consisté en l'occurrence à importer dans le monde du sport et du loisir les méthodes et les valeurs qui ont fait leurs preuves dans le monde industriel, notamment sous la forme du taylorisme et du fordisme : le calcul, l'analyse des gestes, la fragmentation et la spécialisation des tâches, la planification, la soumission aux injonctions des experts. « La plupart des matches sont gagnés par l'attention portée à de petites choses exécutées de façon professionnelle. » (Will, 1991 : 7). Il s'agit en premier lieu d'accumuler des informations, pour mieux connaître l'adversaire, ses points forts et ses faiblesses (on emploie pour cela des dépisteurs – *scouts* – chargés d'espionner), mais aussi pour mieux se connaître soi-même. La débauche technologique moderne (chronomètres, caméras vidéo, ordinateurs et autres pistolets radars ou laser) n'a fait que rendre plus performante une quête incessante et obsessionnelle de données entamée pour ce qui est du baseball dès le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. En combien de fractions de secondes tel lanceur arme-t-il son bras ? En combien de temps un frappeur passe-t-il d'une base à l'autre ? Comment l'entraîneur de l'équipe

---

<sup>27</sup> C'est à partir des années 1860 que le professionnalisme s'est solidement établi dans le monde du baseball. Les entraîneurs et les meilleurs joueurs sont rémunérés. En 1869, les Cincinnati Red Stockings deviennent la première équipe entièrement salariée (Overman, 1997 : 189).

<sup>28</sup> Lewis Mumford (1934) prétendait que « le héros sportif est un héros de l'efficacité ».



adverse a-t-il l'habitude de gérer les remplacements de joueurs en fonction des différents types de configuration du jeu ? Avec quelle fréquence un frappeur gaucher renvoie-t-il une balle, lancée de telle ou telle façon, dans des zones du terrain que l'on a méticuleusement quadrillées ? Etc. Quête sans limite, qui aboutit à une véritable obsession docimologique<sup>29</sup>, mais dont l'objectif est ici de traquer la moindre parcelle d'incertitude.

Une des manifestations majeures de cette évolution est l'importance prise, dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, par la figure de l'entraîneur (*coach*, ou *manager*)<sup>30</sup>. L'objectif n'est pas ici l'exercice d'une mission éducatrice visant à forger le caractère dans une perspective de « chrétienté musculaire », mais tout simplement l'obtention de la victoire. Reconnus d'abord dans certains collèges et clubs du Nord-Est des Etats-Unis, très vite regroupés en corps professionnel autonome, évoluant au sein d'un marché soumis à la concurrence (les mieux payés étant ceux qui obtiennent les meilleurs résultats), les entraîneurs sont les agents privilégiés par lesquels se met en place la vision scientifique et rationnelle du sport que les Américains vont être de plus en plus nombreux à partager. Sur un terrain de baseball (comme sur le *gridiron*), l'entraîneur est omniprésent, communiquant en permanence, par la voix ou par le geste, avec ses joueurs, donnant constamment des ordres de placement ou de tactique et leur laissant peu d'initiatives<sup>31</sup>. Le souci d'intervention est tel dans ce domaine que l'entraîneur général s'adjoit généralement des entraîneurs spécialisés : celui de la première base, celui de la zone de lancer (*pitching coach*), celui de la zone de frappe (*batting coach*), celui de la troisième base et, finalement, les dépisteurs, sortes d'espions chargés de recueillir et de traiter le maximum d'informations sur l'adversaire. L'innovation est mise en avant, on expérimente de nouvelles techniques, de nouveaux gestes, de nouvelles modalités d'entraînement. Le processus même de l'entraînement bénéficie de la mise en service, au début du 20<sup>e</sup> siècle, de machines visant à standardiser les conditions auxquelles sont confrontés les joueurs. C'est par exemple l'« arbitre automatique » (une cible de la taille de la zone de prise avec des silhouettes de frappeurs — gauchers ou droitiers, à la demande), ou des dispositifs mécaniques envoyant aux frappeurs des balles de force et de direction réglables (Mrozek, 1983 : 88). Les programmes visant à accroître les capacités physiques des athlètes (*training*), secondés par des injonctions à respecter des régimes alimentaires étudiés, atteignent des degrés de sophistication considérables et sont, là aussi, caractérisés par une forte tendance à la spécialisation (développer tel type de muscle ou assouplir telle partie du corps en fonction du poste que l'on occupe).

La spécialisation des tâches devient d'ailleurs un maître-mot de l'organisation des sports collectifs américains. Particulièrement développée dans le football, elle a gagné aussi le baseball où, contrairement au cricket qui valorise les joueurs capables d'exceller à tous les postes<sup>32</sup>, elle a été favorisée par l'autorisation, dès 1889, de

---

<sup>29</sup> Phénomène qui mériterait à lui seul une étude approfondie...

<sup>30</sup> Le terme *coach* apparaît d'abord en Angleterre, mais ne désigne qu'une sorte de tuteur ou de répétiteur et reste confiné au monde de l'enseignement. Son apparition en Amérique est postérieure à la Guerre civile, mais elle concerne alors le domaine sportif.

<sup>31</sup> Au cricket (comme au rugby ou au soccer), l'importance de l'entraîneur n'est certes pas négligeable, mais elle s'exerce essentiellement avant la partie ; une fois les débats engagés, les joueurs retrouvent de grands espaces de liberté (Smith, 2002 : 46-47). En revanche, le rôle du capitaine, joueur parmi d'autres mais tout puissant sur le terrain, est essentiel, surtout au cricket.

<sup>32</sup> Alors qu'au baseball il existe neuf positions de jeu distinctes pour la défense, auxquelles sont affectées des joueurs particuliers, au cricket chaque joueur, quelles que soient ses capacités ou ses préférences, est

remplacer un joueur ou deux à n'importe quel moment dans le cours du jeu, même en l'absence de blessure ; cette nouvelle règle a rendu possible l'utilisation du lanceur de relève (*relief pitcher*, soit, mot à mot : le lanceur de la délivrance), seul capable, à un moment crucial, de faire basculer l'issue de la partie.

En 1904, un observateur anglais, l'écrivain Angus E. Abbott, écrivait : « Il n'y a pas de jeu plus exact et scientifique [que le baseball]. Les Américains ont le génie pour prendre une chose, l'examiner de toutes parts, et en développer à l'extrême chacun des éléments. C'est ce qu'ils ont fait avec notre jeu de *rounders* ; à partir d'un passe-temps maladroit et primitif, ils en ont tellement resserré les articulations et lui ont apporté une telle touche de finition qu'il se dresse à présent comme une machine d'exactitude infinie. » (*in Mrozek, 1983 : 172*).

### *Gagner, mais à quel prix ?*

Une des caractéristiques du cricket qui rend ce jeu particulièrement obscur aux amateurs de baseball, c'est le statut du *match nul*. Que des règles du jeu puissent non seulement prévoir, mais dans de nombreux cas favoriser, une issue au combat où, après cinq jours de bataille acharnée, on déclare qu'aucune équipe n'a gagné, voilà qui passe l'entendement<sup>33</sup>. Dans l'idéologie sportive américaine, les choses sont claires : il s'agit d'un jeu à somme nulle, il doit y avoir un gagnant et un perdant, et si d'aventure l'on s'achemine vers un score nul des manches supplémentaires sont jouées jusqu'à ce qu'une des équipes l'emporte sur l'autre dans le même nombre de manches.

Certes, il convient de se garder de tout angélisme. Même dans un sport archaïque, l'objectif de la victoire est essentiel, et tous les efforts sont orientés dans ce sens. Mais *pas à n'importe quel prix*. Particulièrement révélateur d'états d'esprits différents en la matière, le statut de la tricherie.

Une des opinions les plus souvent exprimées dans le monde du baseball fixe d'emblée les cadres du débat : « Un amateur qui triche pour gagner est un tricheur ; un professionnel qui triche pour nourrir sa famille est un compétiteur. » (*Will, 1991 : 100*). Mais qu'entend-on exactement par tricher ?

Une manière classique de tricher consiste à agir sur les instruments du jeu (la batte, la balle et le terrain) — ce que les Américains appellent joliment *doctoring*. Une *doctored bat* (on dit aussi *corked bat*) a été partiellement évidée, le bois étant remplacé par du liège (*cork*) ou du caoutchouc de manière à rendre l'ensemble plus léger et plus efficace : le geste du frappeur est plus rapide, et la balle est renvoyée plus loin. Pour obtenir une *doctored ball*, on cherche à lui donner une trajectoire erratique ou impossible à prévoir par le frappeur, soit en altérant secrètement ses coutures ou le poli

---

obligé de battre, de lancer et d'être joueur de champ. Les véritables *all rounders*, aussi bons à la batte qu'au lancer (ou en tant que gardiens de guichets), restent néanmoins assez rares.

<sup>33</sup> Rappelons qu'au cricket, où les deux capitaines se sont accordées à l'avance sur la durée d'un match (par exemple, cinq jours s'il s'agit d'un *test match*), si celui-ci n'est pas totalement terminé à l'issue de la période prévue, il n'y a ni vainqueur ni vaincu, quelle que soit la marque au tableau d'affichage. A titre d'exemple, depuis que les matches internationaux existent, sur les 84 rencontres entre l'Angleterre et l'Inde, 38 se sont terminées par un match nul. Si l'on inclut toutes les rencontres ayant eu lieu entre les principales nations (celles qui font partie du circuit des *test matches*), 39% d'entre elles ont été dans ce cas.

de sa surface (*scuff ball*)<sup>34</sup>, soit en l'humidifiant de façon asymétrique (*juiced ball, spit ball, mud ball*)<sup>35</sup>. Des équipes se livrent parfois à d'étranges travaux de terrassement pour modifier les caractéristiques de leur propre terrain, de manière à perturber les équipes visiteuses.

Tout à fait illégales, ces pratiques n'en sont pas moins fréquentes, au point de mériter plusieurs entrées argumentées dans la plus réputée des encyclopédies du baseball, *The New Dickson Baseball Dictionary*. Ce qui donne par exemple, à l'entrée *cork* : « Comme pour le tripatouillage de la balle, l'altération de la batte, bien qu'expressément illégale, n'est pas rare. » (Dickson, 1999 : 133). *Juice* : « Altérer une balle de baseball de façon à ce que son comportement dans l'air ne soit pas normal » (*Ibid.* : 283). *Resin ball* : « Un lancer illégal où la trajectoire de la balle dévie brutalement parce qu'elle a été enduite de poudre de résine. » (*Ibid.* : 409). *Doctor* : « Se procurer un avantage en modifiant secrètement les caractéristiques de la batte, de la balle ou de son propre terrain. La plupart de ces pratiques sont à la fois difficiles à détecter et illégales. Qu'elles soient réelles ou imaginaires, elles ont entraîné des débats extrêmement houleux et récurrents dans le monde du baseball. » (*Ibid.* : 159). A propos d'une autre entrée (*mud ball*), Paul Dickson précise que l'expression a pris le sens étendu d'attaque basse ou déloyale : « Un candidat à une élection, en 1946, après avoir entendu un adversaire l'accuser d'avoir le soutien du Ku Klux Klan, avait dit : "Il a perdu sa première balle, puis il a perdu sa *curve ball* [balle vicieuse à la trajectoire incurvée]. Tout ce qui lui reste, c'est sa *mud ball*" » (*Ibid.* : 332).

Bien entendu, le cricket anglais, surtout depuis quelques décennies, n'est pas tout à fait exempt de ces pratiques douteuses, même si elles sont à l'évidence beaucoup moins fréquentes que dans le baseball américain. Mais il est significatif que dans les deux ouvrages de référence que sont le *Dictionary of Cricket* de Michael Rundell et le *Language of Cricket* de John Eddowes, on n'en trouve pas la moindre allusion ou mention. Attitude sans doute un peu hypocrite, qui consiste à ne pas aborder un sujet qui fâche ? Mais précisément le fait même qu'il s'agisse d'un sujet qui fâche renseigne sur une attitude spécifique par rapport à la tricherie : largement pratiquée et commentée aux Etats-Unis, elle est, dans le cadre encore largement « archaïque » du cricket anglais, de l'ordre de l'indicible. Là encore, décidément, *it is not cricket*.

C'est encore l'appréciation que ne se privent pas de porter bien des amateurs de cricket quant à certains comportements sur le terrain de leurs homologues du baseball qui, non contents de vociférer et d'invectiver l'adversaire pour mieux l'intimider ou le déstabiliser, s'attaquent souvent violemment à l'arbitre. En témoigne notamment la fortune du mot d'argot *rhubarb*, passé dans le langage commun, qui signifie une violente altercation (le plus souvent verbale, mais pouvant aller jusqu'à la bagarre) entre joueurs, entre supporters et joueurs, ou plus classiquement entre joueurs et arbitres (Dickson, 1999 : 410-412). Au baseball, il est convenu que, selon une expression qui a fait fortune, « *nice guys finish last* »<sup>36</sup> — idéologie éminemment pragmatique que l'on n'hésite pas à fonder sur les principes les plus nobles : « Le célèbre fabricant d'articles de sport et de balles de baseball A. C. Spalding a même défendu le droit des supporters

<sup>34</sup> Par exemple, Whitey Ford portait au doigt une bague dont l'arête était tranchante ; lorsque les bagues ont été interdites sur le terrain, il s'est adjoint les services de son *catcher*, qui éraflait la surface de la balle sur une pièce métallique de ses protège-jambes (Will, 199 : 99).

<sup>35</sup> Le même W. Ford mouillait la balle avec de la salive située dans le creux de son gant, puis mettait subrepticement cette face humide en contact avec de la poudre de résine contenue dans le sac situé près de la base de lancer et dont les lanceurs se servent pour se sécher les mains (Will, 1991 : 99-100).

<sup>36</sup> « Les gentils garçons finissent derniers. »

de s'attaquer aux arbitres : il estimait qu'ils étaient, en tant qu'Américains, en droit de s'opposer à la tyrannie sous toutes ses formes. » (Smith, 2003 : 164)

Sur un terrain de cricket, quelques méchancetés peuvent bien être échangées entre joueurs, de préférence avec la distance et l'*understatement* requis, mais l'influence du décorum et de l'étiquette est beaucoup plus sensible ; on n'est pas censé distraire l'adversaire (au moins ouvertement), les ordres ou les remarques d'un capitaine à ses joueurs sont murmurés plutôt que criés et il est de bon ton que les décisions de l'arbitre, aussi injustes qu'elles puissent être, soient acceptées avec le flegme requis — *stiff upper lip*. Le formalisme qui accompagne les interactions entre joueurs et arbitres<sup>37</sup>, soucieux du maintien de relations pacifiées, n'est pas sans rappeler la coutume qui veut qu'un député intervenant à la Chambre de Communes s'adresse au *speaker* et non aux membres de l'opposition. L'encadrement du jeu par une série de rituels (notamment le fait, pendant les pauses, d'aller prendre le « thé » avec l'équipe adverse et les arbitres, même lorsqu'il s'agit de rencontres à gros enjeux), l'élégance raffinée des vêtements des joueurs (chemise blanche, pantalon de flanelle blanc, foulard en soie), l'affectation de gestes de sportivité (applaudir l'adversaire lorsqu'il vient de vous battre) contiennent l'agressivité dans un ensemble de comportements hautement ritualisés et contribuent à consolider cette image d'un jeu intemporel, valorisant une forme de pureté et de détachement dans un contexte (la nécessité de gagner) qui le remet en question de façon permanente — tension éthique bien caractéristique des ambiguïtés du cricket en tant que sport archaïque et bien propre à faire sourire pratiquants et amateurs de baseball.

L'ensemble des pratiques et des comportements que ces derniers valorisent se sont par ailleurs inscrits d'emblée dans un contexte où l'argent et la médiatisation du spectacle sportif constituaient des éléments essentiels du dispositif. On a vu plus haut que le cricket « pur » s'était structuré sur une opposition entre professionnels et amateurs, seuls les premiers étant rémunérés, de façon d'ailleurs assez modeste. L'avènement du cricket moderne, notamment à partir de la Deuxième Guerre mondiale, avec l'accroissement considérable des recettes publicitaires et l'influence des télévisions (réseau Packer) sur l'organisation générale du jeu (création du « *one day cricket* »), a permis d'augmenter les budgets des clubs et de rémunérer davantage les joueurs. En 1970, un joueur de cricket professionnel employé dans une équipe de Comté gagnait en moyenne 1 500 £ pour une saison qui dure six mois. Un joueur recruté dans l'équipe d'Angleterre gagnait environ 2 500 £, mais il convient d'y ajouter, pour les meilleurs d'entre eux, les revenus provenant de la télévision et de la publicité.

A la même époque (1975), un joueur de baseball comme Catfish Hunter signait un contrat de 5 ans à raison de 750 000 \$ par an. Depuis cette époque, les salaires n'ont cessé d'augmenter, pour atteindre des sommets totalement hors de portée des joueurs de cricket : en 2003, le salaire annuel moyen était de 2,5 millions de \$ (Duncan, 2004 : 297), soit plus de cinquante fois le revenu moyen des ménages aux Etats-Unis. Mais surtout, le processus était engagé depuis longtemps, puisque dès les années 1870 les joueurs d'un des premiers clubs professionnels, les Boston Red Stockings, gagnaient

---

<sup>37</sup> Par exemple, un arbitre ne prend pas la décision d'éliminer un batteur tant qu'un joueur de champ n'a pas demandé « *is this guy out ?* », ou plus fréquemment, « *How is that ?* », contracté en « *Howzat ?* ». Les Lois du cricket en usage dès 1755 prévoyaient déjà que les arbitres « ne doivent pas procéder à l'élimination d'un homme tant qu'ils n'y ont pas été invités par un Joueur. » (Rait Kerr, 1950 : 98).

de 1 500 à 3 000 \$ par saison en fonction de leur spécialité, c'est à dire de leur position sur le terrain<sup>38</sup>.

## Conclusion

En comparant les solutions adoptées dans l'organisation générale de ces deux sports emblématiques que sont le cricket et le baseball, nous avons mis en évidence une opposition entre une conception archaïque et une conception moderne de la pratique sportive. Néanmoins, si l'on élargit un tant soit peu le propos aux sports collectifs de balle et de ballon les plus répandus, le tableau doit être plus nuancé.

En effet, si les Etats-Unis se présentent de ce point de vue de façon assez monolithique — le baseball, le *gridiron* football, puis à la fin du 19<sup>e</sup> siècle le basketball et le volleyball, s'étant inscrits d'emblée dans le cadre des sports modernes — l'Angleterre s'est trouvée partagée, dès la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle, entre une idéologie sportive archaïque (représentée notamment par le cricket et le rugby à XV) et une version plus proche de la solution américaine (avec le soccer et, à partir de 1895, le rugby à XIII). Les analyses qui précèdent pourraient être reprises pratiquement trait pour trait en prenant pour exemple, non plus le cricket et le baseball, mais le rugby à XV et le football américain, le second étant lui aussi assez directement issu du premier : contrairement au rugby à XV, le football s'est d'emblée professionnalisé, a très tôt adopté des traits inspirés de l'organisation scientifique du travail, de la rationalisation et de la spécialisation des tâches, s'est démarqué de l'idéologie « désuète » valorisant davantage la manière et le *fair play* que le résultat, etc. Il se pourrait même que, de ce point de vue, la solution adoptée pour la football ait été encore plus radicale que celle que nous venons de décrire pour le baseball ; on pourrait alors voir ce dernier sport comme ayant été porteur (et comme étant *encore* porteur dans une certaine mesure) d'une forme atténuée d'archaïsme qui lui vient directement du cricket. En souhaitant s'affranchir de la tutelle de l'Angleterre, la société américaine a construit le mythe d'un *national pastime* (Abner Doubleday et Cooperstown) avec ses héros spécifiquement américains (Babe Ruth et autres Ty Cobb) ; mais elle n'a pu totalement éradiquer certains éléments qui renvoient davantage à l'archaïsme qu'à la modernité. On mentionnera dans cette perspective le fait que, si le baseball est incontestablement un sport favorisant davantage la rapidité que le cricket, il reste néanmoins assez mal adapté — du fait de son rythme, de la durée des matches et d'un déroulement de l'action beaucoup plus haché qu'au football, au soccer ou au basketball — aux exigences du spectacle moderne et notamment des retransmissions télévisées. De même, on mentionnera le fait qu'à la discrimination de classe dont nous avons noté l'importance au cricket a répondu, au baseball, une forte discrimination raciale ; Jackie Robinson est devenu le premier joueur Noir de *Major League* en... 1947 seulement, soit 44 ans après les premières World Series (1903), 76 ans après le premier match professionnel et un siècle après le premier match disputé selon les nouvelles règles<sup>39</sup>. Par comparaison, le football professionnel a accepté des joueurs Noirs beaucoup plus tôt (Charles Follis ayant initié le mouvement en 1902) et de façon plus extensive. Autrement dit, au risque

---

<sup>38</sup> Le bilan du club en 1875 fait déjà apparaître une structure classique : les 37 767 \$ de recettes (qui proviennent à 93% des entrées payantes dans le stade) sont utilisées essentiellement pour payer les joueurs (à raison de 60%) et les frais de déplacement (20%) (d'après Seymour, 1960 : 68).

<sup>39</sup> Il y a bien eu quelques joueurs noirs avant Robinson, mais ce fut de courte durée : ils ont été bannis des compétitions de baseball en 1889.

d'utiliser une formule un peu brutale, le cricket nous donnerait l'exemple d'un sport archaïque en voie de modernisation et le baseball celui d'un sport moderne ayant conservé quelques traits d'archaïsme.

Enfin, l'opposition entre « moderne » et « archaïque » est ici fondée non pas historiquement, à partir d'une date ou d'une période où tout basculerait, mais d'un point de vue culturel, suivant que l'on met ou non l'accent, dans la pratique, sur l'organisation, la productivité, la technique, la spécialisation, la dimension commerciale ou publicitaire, la place faite à la personnalité du joueur ou à l'importance de la compétition. L'idéologie sur laquelle se fonde le sport moderne va à l'encontre des valeurs sur lesquelles le cricket (et le rugby à XV) se sont construits : elle réclame des jeux plus scientifiques et plus rationnels, aux structures plus professionnelles et valorisant davantage un type de spectacle fondé sur la rapidité et la décision immédiate.

L'évolution récente du sport mondial a montré abondamment que la version moderne avait (peut-être définitivement) gagné la partie.

## Références bibliographiques

Altham Harry S., 1962, *A history of cricket - Vol. 1*, Allen and Unwin.

Appadurai Arjun, 1996, « Playing With Modernity : The Decolonization of Indian Cricket », in C. A. Breckenridge (ed.), *Consuming Modernity : Public Culture in Contemporary India*, Minneapolis, University of Minnesota Press.

Arlott John, 1975, *The Oxford companion to sports and games*, London, Oxford University Press.

Bowen Rowland, 1970, *Cricket. A history of its growth and development through the world*, London, Eyre and Spottiswoode.

Bronson Eric (ed.), 2004, *Baseball Philosophy. Thinking Outside the Batter's Box*, Chicago, Open Court.

Brookes Christopher, 1978, *English cricket. The Game and its Players through the Ages*, London, Weidenfeld and Nicolson.

Darbon Sébastien, 2002, « Pour une anthropologie des pratiques sportives. Propriétés formelles et rapport au corps dans le rugby à XV », *Techniques et culture*, 39 : 1-27.

De Silva Mervyn, 1986, « A game of Princes, Pals and Gentlemen », *Far Eastern Economic Review*, 1<sup>er</sup> mai, 132 : 36-37.

Dickson Paul, 1999, *The New Dickson Baseball Dictionary*, San Diego, Harcourt Brace & Company.

Duncan Albert, 2004, « Does A-Rod deserve So Much Money ? Yes », in Bronson E. (ed.), 2004, *Baseball Philosophy. Thinking Outside the Batter's Box*, Chicago, Open Court, 297-299.

Eddowes John, 1997, *The Language of Cricket*, Manchester, Carcanet.

Elias Norbert, Dunning Eric, 1994, *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.

Guttman Allen, 1978, *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sports*, New York, Columbia University Press.

Heald Tim, 1986, *The Character of Cricket*, London, Faber and Faber.

Heald Tim, 2004, *Village cricket*, London, Time Warner.

- Holt Richard, 1992, *Sport and the British. A modern history*, Oxford, Oxford University Press.
- Honey J. R. de S., 1977, *Tom Brown's Universe. The development of the Public School in the 19<sup>th</sup> century*, London, Millington.
- Hughes Thomas, 1997 [1857], *Tom Brown's Schooldays*, London, Penguin Books.
- Lillee Dennis, 1974, *Back to the Mark*, London, Hutchinson.
- Mangan J. A., 2000, *Athleticism in the Victorian and Edwardian Public School*, London, Frank Cass.
- Melville Tom, 1998, *The Tented Field. A History of Cricket in America*, Bowling Green State University Popular Press.
- Mookerjee Surapiya, 1984, « Harold Larwood is 80 today », *The Telegraph*, 14 nov.
- Mrozek Donald J., 1983, *Sport. An American Mentality - 1880-1910*, Knoxville, The University of Tennessee Press.
- Mumford Lewis, 1934, *Technics and Civilization*, New York, Harcourt and Brace.
- Nandy Ashis, 2000, *The Tao of Cricket. On Games of Destiny and Destiny of Games*, New Delhi, Oxford University Press.
- Natarajan H., 1986, « The Tornado retires », *Indian Express*, 13 avril.
- Overman Steven J., 1997, *The Influence of the Protestant Ethic on Sport and Recreation*, Aldershot, Avebury.
- Parlebas Pierre, 1986, *Eléments de sociologie du sport*, Paris, PUF.
- Rait Kerr R. S., 1950, *The Laws of Cricket. Their history and growth*, London, Longmans, Green & C<sup>o</sup>.
- Rundell Michael, 1995, *The Dictionary of Cricket*, Oxford, Oxford University Press.
- Seymour Harold, 1960, *Baseball. The Early Years*, New York, Oxford University Press.
- Smith Edward T., 2003, *Playing hard ball. A Kent County cricketer's journey into Big League baseball*, London, Abacus.
- Will George F., 1991, *Men at work. The Craft of Baseball*, New York, HarperCollins.

## **Résumé**

S'il est convenu de désigner par « sports » un ensemble de pratiques prenant leur origine en Angleterre et en Amérique du Nord au 19<sup>e</sup> siècle, en rupture complète avec les pratiques ludiques des époques précédentes, une telle innovation est loin de présenter un visage semblable dans les deux pays concernés. Dès le début se sont affrontées deux conceptions différentes du sport que l'on peut qualifier respectivement d'« archaïque » et de « moderne », dont le cricket et le rugby à XV d'un côté, le baseball et le football américain de l'autre, sont les représentants les plus emblématiques. En prenant l'exemple du cricket et du baseball — deux sports pourtant très proches, le second étant issu du premier — cet article met en évidence les relations qu'entretiennent ces deux types contrastés d'idéologie sportive avec certains traits culturels dominants dans chacun des pays concernés.